

LES TRADUCTEURS PAR EUX-MÊMES

Anthologie

(textes réunis et présentés par Jean Delisle, avec la participation d'Alain Otis) Canada, Presses de l'Université Laval, 233 p., ISBN : 978-2-7637-5727-8,
ISBN PDF : 9782763757285

Ana-Maria ANTONESEI

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie
antoneseianamaria@yahoo.com

Parue cette année, aux Presses de l'Université Laval, l'anthologie appelée *Les traducteurs par eux-mêmes*, « la première du genre » (Delisle, 2022 : 2) comme l'affirme le coordonnateur, réunit non moins de cinquante-six textes signés par une quarantaine de traducteurs québécois et franco-canadiens qui parlent à propos de leur métier. Lui-même traducteur, mais aussi traductologue, professeur émérite de l'Université d'Ottawa et membre de la Société royale du Canada, Jean Delisle propose au public un choix inédit d'articles qui couvrent trois siècles ; le plus ancien, « Une pièce sans nom » de Rémi Tremblay, date de 1886 et les plus récents, de 2021. Caractérisés par une réelle richesse thématique et de la forme, réalisés en prose (« Nontraduire », Jacques Brault ; « Retour sur un parcours elliptique », Patricia Godbout ; « Écrire avec la main d'un autre », Daniel Poliquin ; « Souvenirs de mes trente ans au bureau des traductions », Jacques Gouin) ou en vers (« Proème », « Chère lectrice », Michel Garneau ; « Le cœur au poing », Madeleine Stratford), ayant l'allure d'une lettre (« Lettre à George Johnston », Robert Melançon ; « La langue fantôme de Kerouac », Daniel Poliquin) ou d'un entretien (« J'écris ce que j'entends », René Dionne), tous les morceaux choisis se rencontrent dans un point commun, le témoignage.

Les traducteurs s'expriment sur eux-mêmes et leurs réflexions touchent des aspects divers (à partir des enjeux de la traduction de la poésie, jusqu'à l'impact de l'exercice assidu de la traduction sur la santé ou l'influence du développement technologique sur le processus de traduction), très souvent d'une façon ludique. Dans la plupart des cas, l'appareil métalinguistique de la traduction cède la place au discours allégorique et les œuvres sélectionnées sont représentatives pour plusieurs genres : la poésie, le pastiche, le conte, la fable, l'essai, le portrait, la correspondance, la fiction épistolaire et l'interview.

Les textes sont groupés selon cinq thèmes qui donnent les cinq sections du recueil : littérature, portraits, métier de traducteur, musique et humour. L'anthologiste accompagne certains articles par des brèves présentations pour faciliter leur compréhension. Ces introductions jouent un rôle multiple. D'un côté, les pièces choisies sont contextualisées, d'où la valeur socio-historique de l'ouvrage qui, pris dans son ensemble, reflète l'évolution du métier de traducteur. D'un autre

côté, le coordonnateur a l'occasion de glisser quelques remarques personnelles à propos de la traduction, grâce auxquelles nous pouvons reconstituer sa vision traductive, concentrée dans l'avant-propos de l'article de Pierre Nepveu : « La traduction est la plus attentive des lectures, une capture subjective d'un sens. » (Delisle, 2022 : 20) Parfois, ces présentations ressemblent à des analyses herméneutiques, comme celle réalisée pour le texte de Luis-Joseph Chagnon.

Le premier chapitre regroupe les articles liés à la traduction littéraire et nous pouvons constater une prédilection pour la problématique de la traduction du discours poétique dans le choix des textes. Cette partie commence par le témoignage du poète et dramaturge Michel Garneau dont les textes (« Proème » et « Chère lectrice ») sont conçus sous la forme d'un poème en vers libre. Il pense que le travail du traducteur est « un dialogue assez direct » (Delisle, 2022 : 8) entre ce qu'il écrit et ce qu'il traduit, vision partagée et développée par Pierre Nepveu (« Traduire, être traduit : le détour par l'autre »), qui va plus loin et avance même l'idée d'un échange intertextuel, le « palimpseste » dans l'optique de Christine Lombez : « chaque poème est la traduction d'autres poèmes, chaque langue la métaphore d'autres langues. » (Delisle, 2022 : 22) Ces réflexions renvoient aux opinions des poètes-traducteurs Philippe Jaccottet et Yves Bonnefoy (de l'espace suisse et français) qui regardent la poésie comme le résultat d'un dialogue permanent entre plusieurs voix poétiques. Une direction semblable, mais plus nuancée, est prise par Madeleine Stratford qui perçoit l'acte de traduction comme un dialogue entre deux interlocuteurs : le traducteur et l'œuvre originale. À son avis, un dialogue traducteur – auteur n'est pas toujours pertinent parce que, très souvent, le premier n'a pas accès au second ; mais, même si leur rencontre est possible, le traducteur reste le responsable de ses choix. L'idée est renforcée par Patricia Godbout qui constate qu'à part la connaissance du texte de départ, il est nécessaire d'approfondir l'esthétique du poète « pour lui rendre justice en français. » (Delisle, 2022 : 31)

Tandis que Robert Melançon esquisse une définition de la traduction poétique dans sa « Lettre à George Johnston » et avoue la difficulté de transposer le non-dit, Jacques Brault introduit la notion de « nontraduction » pour souligner que chaque texte traduit est une réénonciation, le résultat d'une négociation, c'est dire la même chose autrement : « Nontraduire, ce n'est ni prendre, ni laisser prendre, c'est composer, marchander, négocier. » (Delisle, 2022 : 12) Hélène Rioux associe la poésie à la musique de la langue pour arriver à une conclusion : si la musique de l'original se perd dans la traduction, elle peut être remplacée par celle du traducteur qui est, à son tour, un créateur de poésie. Son article, « Traduction : musique, éthique », texte qui ressemble à une confession, touche des aspects essentiels liés à la traduction, par exemple le rapport trahison-fidélité ou le rapport écriture-traduction.

Un autre thème est approfondi par Lori Saint-Martin qui parle de l'altérité de la traduction littéraire. Ce que nous devons retenir est que, au cours de la rencontre entre le traducteur et l'auteur, entre la langue de départ et celle d'arrivée, l'altérité change de place.

À propos de la traduction du théâtre s'expriment René Dionne (« J'écris ce que j'entends ») et Marco Micone (« Traduire, *tradire* »). Les deux touchent le rapport traduction-adaptation dans le cas de la dramaturgie, mais, chacun mettra l'accent sur certains aspects comme la question du rapatriement d'une pièce de théâtre ou la possibilité d'une trahison positive.

Enfin, Daniel Poliquin avoue que l'écriture, la traduction et l'interprétation se nourrissent réciproquement. Il dévoile quel est le contexte qui l'a fait se rapprocher de la traduction et témoigne que le traducteur de Schiller, dont il a oublié le nom, l'a fait aimer ce métier. Il réalise aussi un portrait physique du traducteur et ce morceau anticipe, peut-être, la deuxième séquence intitulée *Portraits*.

Cette partie regroupe sept articles, parmi lesquels il y a le plus ancien, le texte autobiographique « Une pièce sans nom » de Rémi Tremblay, où l'auteur parle, d'une manière parodique, à propos de son existence. Nous avons accordé une attention particulière au plaidoyer de Michel Lessard, « Le beau métier de traducteur », où l'auteur apporte des arguments pour prouver que le métier de traducteur n'est pas terne parce qu'il « exige la clairvoyance d'un Sherlock Holmes, la résistance d'un athlète olympique, la dextérité d'un pianiste, la droiture d'esprit et le patriotisme d'un agent secret et l'aisance verbale d'un politicien ». (Delisle, 2022 : 81) Inédite est aussi la comparaison traducteur-matelot proposée par Joseph-Gérard De Grâce dans le vaste poème « Tribulations et consolations d'un traducteur ». L'anthologiste opte pour une sélection de certaines séquences de la pièce qui compte 754 vers et qui décrit le parcours d'un traducteur animé toujours par le désir d'améliorer sa pratique traductive.

Le troisième chapitre est le plus riche et varié, le *Métier de traducteur* étant analysé sous plusieurs aspects. Marc Sauvalle, traducteur et journaliste, met en évidence les compétences artistiques demandées par ce métier. Il prône une traduction libre et créative tant que le sens n'est pas altéré. À son avis, l'effet esthétique d'un texte est donné par deux éléments : l'élément musical (« la succession harmonieuse des mots, la cadence, l'allitération, qualités qui sont propres au tempérament de l'écrivain et qui constituent l'essence, l'âme de son style » (Delisle, 2022 : 113)) et l'élément suggestif (« le parfum qui s'exhale de ses mots et de ses phrases, réminiscences quelquefois vagues et inconscientes, d'autres fois déterminées et intentionnelles » (Delisle, 2022 : 113)) que nous pouvons mettre en relation avec le concept de « son fondamental » proposé dans l'espace roumain par le poète-traducteur Ștefan Augustin Doinaș. Favorable à la créativité se montre aussi Lucile Blain qui, dans « La gratuité, ou le plaisir de traduire », perçoit la traduction comme activité reposante, comme loisir.

D'un autre angle regarde Toussaint-Gédéon Coursolles qui met l'accent sur les enjeux rencontrés par le traducteur d'un texte officiel. D'un côté, il y a le temps très court dont il dispose, d'un autre côté, ces sont les anglicismes et les tournures baroques qu'il doit faire disparaître. En plus, les textes originaux présentent, parfois, des phrases incompréhensibles ou des termes qui font partie de l'argot du métier. Mais, après lui, une autre cause est responsable de l'imperfection reprochée

aux traductions officielles, « la multiplicité des rapports à traduire, qui sont plus ou moins techniques, et l'insuffisance du personnel, qui n'a pas le temps d'étudier les matières à traduire ». (Delisle, 2022 : 120) Il finit par affirmer que la meilleure traduction d'une loi est la traduction littérale.

À noter aussi la valeur socio-historique de quelques textes comme « L'association des tailleurs d'ombres », de François Lavallée, qui porte sur l'attitude critique de certains traducteurs par rapport aux associations professionnelles. C'est une allégorie qui vient montrer l'inutilité de ces associations, même pour les traducteurs qui en font partie et payent la cotisation. Dans une direction semblable va Raoul Journeau qui critique les associations professionnelles, en louant la syndicalisation.

Toujours dans cette section nous pouvons découvrir l'histoire du mot DICAL qui nomme la « Division de la qualité linguistique » constituée pour vérifier les traductions rendues par le Bureau des traductions du Secrétariat d'État grâce à Geneviève Nguyen (« Complainte d'un dicalisé ») et à Roger Canzian (« Blason d'un dicalien »). Quant au poème « L'albatros » de Paul Hallée, nous pensons qu'il a pris comme modèle la poésie de Charles Baudelaire, cette fois la comparaison étant réalisée entre l'oiseau et le traducteur.

Mais, la plupart des textes sont des témoignages où les traducteurs décrivent leur contact avec la traduction et leur parcours professionnel, par exemple : « Traducteurs des débats » de Léon Gérin, « Métier : traducteur » de Jean-Pierre Davidts, « Ma première journée au bureau des traductions » d'Alain Otis, « Partie de cache-cache » de Michel Butiens ou certains passages du livre autobiographique de Pierre Benoît, *À l'ombre du mancenillier*, regroupés dans l'article « Traducteur de dépêches et fonctionnaire ».

À notre avis, les deux dernières parties comprennent les morceaux les plus originaux et inédits. La *Musique* débute par un dialogue entre « Le traducteur et le musicien » signé par François Lavallée. Eve Renaud compose un texte rap où sont décrits les enjeux, les satisfactions et le credo du traducteur : « Le RAP du trad. A. » Dans « Mes débuts sur la scène de la révision » Andrée Simard compare son début de réviseur avec la première représentation sur scène d'un musicien, tandis que Paul Leroux propose un « Hymne à la traduction ».

Les pièces contenues par le chapitre *Humour* sont, en grand ligne, satiriques. À voir les descriptions du traducteur et du réviseur données par Jean-Pierre Davidts ou « Le dico de poche de l'aspirant traducteur », réalisé par François Lavallée, qui regroupe des définitions drôles pour certains mots fréquents dans le vocabulaire d'un traducteur, pour n'en donner qu'un exemple qui montre, encore une fois, les mauvaises conditions de travail du traducteur dans le passé : « Fenêtre de bureau. – Appareil de torture montrant au traducteur des gens qui vivent. » (Delisle, 2022 : 204)

Grâce à cette anthologie, nous avons l'occasion de découvrir l'autoportrait du traducteur. Il prend la parole, d'où l'authenticité de l'image reconstituée à partir des articles qui fonctionnent comme les pièces d'un puzzle. Ainsi, le recueil *Les traducteurs par eux-mêmes* a le mérite de refléter l'évolution d'un métier mis en

relation avec le contexte socio-historique et c'est pour cela qu'il a l'air d'« un miroir tendu aux traducteurs ». (Delisle, 2022 : 5)

Bibliographie

- Bonnefoy, Yves (2000) : *La Communauté des traducteurs*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg
- Bonnefoy, Yves (2013) : *L'Autre Langue à portée de voix*, Paris, Éditions du Seuil
- Delisle, Jean (coord.) (2022) : *Les traducteurs par eux-mêmes*, Québec, Presses de l'Université Laval
- Doinaş, Ștefan Augustin (1988) : *Atlas de sunete fundamentale*, Cluj-Napoca, Dacia
- Jaccottet, Philippe (1997) : « Entretien avec Marion Graf » in *Samedi littéraire du Journal de Genève*, 18 janvier
- Lombez, Christine (2018-2 et 2019-3) : « Avec qui traduit-on ? Les imaginaires de la traduction poétique » in *Itinéraires*, mis en ligne le 20 février 2019, disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/itinéraires/4561>